

Le soir il y eut un magnifique concert-promenade, suivi d'un grand banquet.

Les *toasts* se multiplièrent et furent heureusement répondus. Les deux constitutions de l'Union de secours mutuels et de l'Assurance sur la Vie ont été amendées et sont aujourd'hui en état de produire beaucoup de bien.

Ce que *L'Étandard National* recommandait l'an dernier a été adopté, cette année. A l'avenir le bureau central de l'Union sera choisi parmi les membres d'une même société, de sorte que l'action de ce bureau sera plus uniforme et plus expéditive.

La Société St. Jean-Baptiste de New-York, la plus ancienne de nos sociétés, a été choisie pour former le bureau central pour 1873 et 1874. Cet honneur lui appartenait. De sages résolutions adoptées à l'unanimité virent clore les débats de cette harmonieuse convention. Nous devons féliciter messieurs les délégués de leur bonne volonté, et de leur manière de procéder. Représentants des populations catholiques, canadiennes, paisibles, ils se sont montrés catholiques, canadiens et hommes d'ordre. Honneur à la délégation de 1873. Elle a suivi l'exemple de celles des quatre dernières années, si elle ne les a pas surpassées.

Parmi les plaisirs offerts aux délégués, nous ne devons pas oublier un joli *parti aux "clams"* généralement offert par M. Godard, restaurateur canadien. C'était plaisir de voir l'appétit avec lequel nos amis les délégués avalaient ces mollusques.

Le délégué de Worcester offrit aussi généreusement le coup de départ à ses confrères.

N'oublions pas non plus de mentionner le *massacre* de 30 bouteilles de champagne par les délégués et quelques amis, dans une salle du Biddeford House. C'est excellent champagne, manufacturé par le colonel Boucher, de New-York, qui l'offrit à ses amis et collègues fut bu avec entrain et au milieu d'un feu roulant de saillies et de bons mots.

J'éprouve en humant ce breuvage, une interne satisfaction. Je n'en dirai pas davantage. Pardonnez à mon émotion.

FRED. GAGNON.

CONVENTION NATIONALE.—Pour le rapport de la 9ième Convention, voyez la page 422.

## LA DECOUVERTE DU MISSISSIPPI ET LE PERE MARQUETTE.

POESIE DE CIRCONSTANCE PAR M. A. B. BOUTHIER.

Lue par l'auteur.

I.

Vous souvient-il du temps où la France chrétienne,  
En tête des nations, comme une grande reine,  
A travers les siècles marchait ?  
Les peuples saluaient sa démarche imposante,  
Et devant la croix seule, humble et reconnaissante  
Sa noble tête se penchait.

Quelle était belle alors ! Dans sa force féconde,  
Sa grande intelligence illuminait le monde  
Des splendeurs de la vérité !  
Son glaive flamboyait comme le soleil même,  
Et l'on voyait reluire à son beau diadème  
Un rayon d'immortalité.

Les oppresseurs tremblaient à son aspect terrible,  
Et tous les opprimés dans son bras invincible  
Trouvaient un ferme et prompt secours.  
De l'univers chrétien elle séchait les larmes,  
Et l'Eglise louait et bénissait ses armes,  
Que le succès suivait toujours.

A l'épouse du Christ elle restait unie :  
La science et la foi croissaient dans l'harmonie  
Comme deux sœurs à ses côtés.  
Hâté vers la grandeur sa marche toujours fière,  
Elle traçait au loin un rayon de lumière  
Formé de ces deux clartés.

Elle civilisait ; mais c'était l'Evangile  
Quelle donnait pour phare à la raison fragile  
Des écrivains et des penseurs.  
Et jusqu'au bout du monde, à travers les abîmes  
Elle envoyait partout ses apôtres sublimes,  
Donner au Christ des défenseurs.

Quand des peuples entiers de l'Europe infidèle  
A l'Eglise arrachaient sa couronne éternelle  
Et cessaient d'être ses enfants,  
La France de saint Louis, sa fille plus soumise,  
Voulut devenir mère et donner à l'Eglise  
D'autres fils plus reconnaissants.

Le front illuminé d'une sainte auréole  
Elle semait au loin la divine parole  
Au-delà des monts et des mers ;  
Elle gardait au cœur la flamme apostolique,  
Et pour grandir le champ de la foi catholique  
Elle allait découvrir un nouvel univers.

II.

Dar delà l'horizon et l'océan immense  
Venaient de se lever des mondes inconnus,  
Et des hommes atteints de subtile démence  
Sur leurs rives sans nom, promenaient leurs pieds nus.  
Une croix à la main ils passaient sur la grève,  
Traçant dans l'ombre épaisse un rayon lumineux ;  
Ils passaient, comme on voit, lorsque la nuit se lève,  
Des astres voyageurs dans un ciel nuageux.  
Devant eux s'étendaient des solitudes moroses,  
Des fleuves déployant leurs sauvages grandeurs,  
De grands lacs, mugissant comme des mers sans bornes,  
Des forêts prolongeant leurs sombres profondeurs.  
Tout était riche et grand dans ces mondes sauvages :  
Le soleil les couvrait de ses rayons dorés,  
Et la fécondation dans la suite des âges  
Avait accumulé des trésors ignorés.  
Le désert verdoyant et l'immense prairie  
Ondulaient sous la brise ainsi que des moissons :  
La montagne boisée et la plaine fleurie  
Souriaient au soleil et mêlaient leurs chansons.

Des sables d'or roulaient sur le lit des rivières ;  
Au milieu des rochers brillaient les diamants ;  
Des marbres attendaient, au fond de leurs carrières,  
Que l'art les transformât en riches monuments.  
Quels pays enchantés ! Quelle grande nature !  
Au nord, le Saint-Laurent, un fleuve sans égal,  
Enlaçait avec grâce, ainsi qu'une ceinture,  
Notre vaste pays de ses flots de cristal ;  
Tantôt majestueux comme un lion d'Afrique,  
Promenant son pas lent au milieu des déserts,  
Et tantôt ressemblant à la furie antique,  
Lançant en mugissant ses vagues dans les airs ;  
Dans ses bonds furieux ébranlant les collines  
Et roulant sur ses bords des quartiers de rochers,  
Ou creusant dans son lit de profondes ravines  
Dont le gouffre grondant effrayait les nochers.

Plus loin, vers le couchant, un autre fleuve immense  
Tranquille dans sa force, et plein de majesté,  
A travers les déserts serpentait en silence,  
Répandant la richesse et la fécondité.  
Dans l'occident lointain il avait pris sa course,  
Et, comme entrevoyant la longueur du chemin,  
Ou tel qu'un voyageur fatigué de sa course,  
Il marchait à pas lents, sûr de son lendemain.  
Il semblait se soustraire aux regards des profanes,  
Ne cherchant pas le bruit ni les grands horizons,  
Mais faisant cent détours au milieu des savanes,  
Comme un serpent qui glisse à travers les gazons.  
Il était large et beau, mais dans son attitude,  
Il avait je ne sais quoi de trop nonchalant ;  
Trop ami du repos et de la solitude,  
On eût put l'appeler le monarque indolent.  
Il promenait son faste au milieu de ses terres.  
Étalant sa richesse, élargissant ses bords,  
Recevant ses nombreux et riches tributaires,  
Qui venaient dans son sein reprendre leurs trésors  
Et de son beau royaume agrandir la puissance.

Or, l'Europe ignorait, il y a deux cents ans,  
De ce fleuve géant la paisible existence ;  
Et les peuples indiens étaient les seuls passants  
Dont il voyait alors errer les caravanes.  
Pour percer les forêts, traverser les savanes,  
Sillonner les grands lacs et les marais fangeux  
Au milieu de périls et d'obstacles sans nombre ?  
Quel homme de génie allait enfin surgir  
Et franchir l'inconnu, cette muraille d'ombre  
Qui toujours du passé sépare l'avenir ?  
— Ah ! cette gloire était réservée à la France,  
Qui, dans cet âge d'or, accaparait l'honneur  
De porter aux nations vivant dans l'ignorance,  
La science de Dieu, la paix et le bonheur.

Un jour que le soleil, dans sa gloire seraine  
Se levait radieux, le vieux Meschacébé  
Se sentit tressaillir d'une émotion soudaine :  
Un canot sillonnait son dos large et courbé,  
Monté par des marins inconnus sur sa plage.  
D'un costume bizarre ils étaient revêtus.  
Leur visage était pâle, étrange leur langage :  
Mais sur leurs fronts brillaient la gloire et les vertus.  
C'étaient nos deux héros, Jolliet et Marquette,  
Qui découvraient enfin le vieux *Pères-des-Eaux*  
Étendu mollement au milieu des roseaux.  
Au nom de leur patrie ils faisaient sa conquête  
Et l'assujétissaient au sceptre de leur roi.  
Au nom auguste et saint de l'Eglise Romaine,  
Ils plantaient sur ses bords l'étendard de la Foi :  
Ouvrant aux confesseurs une plus vaste arène,  
Au zèle apostolique un théâtre plus grand.

Le fleuve se taisait. Le soleil plus ardent  
De ses gerbes de feux inondait la savane,  
Et jusqu'au fond des bois il avait déjà lui ;  
Les nuages flottants sur le ciel diaphane  
Entr'ouvraient leurs rideaux de pourpre devant lui ;  
Dans la plaine passaient des brises parfumées,  
Et les foins balancés au souffle matinal  
Gazouillaient doucement comme un chant des almées.  
Le grand cèdre, dressant son cône vertical,  
Élevait dans les cieux sa tête solennelle  
Et de loin paraissait comme une sentinelle  
Montant la garde au bord du grand fleuve endormi.  
A distance flottaient des îles verdoyantes  
Que la lame berçait et couvrait à demi,  
Et qui, dans la lumière, apparaissaient brillantes,  
Comme dans un collier des perles chatoyantes,  
Ou comme en un jardin des corbeilles de fleurs.  
Quelques bosquets épars étalaient leur verdure,  
Les oiseaux déployaient leurs plus riches couleurs ;  
Au concert matinal ils mêlaient leur voix pure :  
La nature chantait l'hymne à son Créateur.  
Et les héros chrétiens, inondés d'allégresse,  
Baisant avec transport le rivage enchanteur,  
Célébrèrent de Dieu l'éternelle jeunesse !  
Tous deux agenouillés, ils plantèrent la croix.  
Rendant grâce au Seigneur d'avoir sauvé leur vie ;  
Et, levant leurs regards vers la sainte patrie,  
Ils prièrent longtemps, disant : *credo, je crois !*

III.

Dix-huit mois sont passés, et le Père Marquette  
Pour la seconde fois revient de visiter  
Cet immense pays dont il fit la conquête,  
Et qu'au prix de son sang il voudrait racheter.

Il est seul cette fois. Son compagnon d'études,  
De voyages lointains, de périls, de travaux,  
Jolliet vogue au loin sous d'autres latitudes  
Et s'en va découvrir des rivages nouveaux.

Sur les bords du grand lac Michigan, il chemine,  
Cherchant encore au loin quelque âme à secourir.  
Mais une maladie incurable le mine ;  
Sa force l'abandonne ; il sent qu'il va mourir.

Mourir ! il n'est pourtant qu'au début de la vie !  
C'est à peine, mon Dieu, s'il a trente-sept ans !  
Mais ne le plaignons pas : il est digne d'envie,  
Devant lui le ciel ouvre un éternel printemps.

N'écoutez que son cœur, il veut marcher encore,  
Mais son cœur généreux le trahit vers le soir !  
Hélas ! il sent grandir le mal qui le dévore,  
Et sur le bord du lac il est allé s'asseoir.

Les oiseaux dans les bois entonnaient leurs ramages  
Le soleil descendait triste sous l'horizon  
Qui refermait sur lui ses portes de nuages,  
Comme sur un monarque une obscure prison.

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,  
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.  
Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,  
Expirait doucement sur le sable doré.

Le grand lac ondulait, et ses vagues plus sombres  
Roulaient sur ses pieds nus leurs plis harmonieux ;  
Elles se succédaient et formaient dans les ombres  
Un cortège bruyant, triste et mystérieux.

Un nuage roulait sur le fond du ciel morne  
Comme un drap mortuaire au-dessus du martyr,  
La nature muette et le désert sans borne  
Assistaient éplorés à son dernier soupir.

Bientôt allait sonner l'heure de l'agonie,  
Un vent doux et léger sur sa tête passait ;  
La nature était belle et pleine d'harmonie :  
Devant la mort du juste elle s'attendrissait.

Diamants merveilleux de l'écharpe éternelle,  
Astres qui vous bercez dans des mers de saphir,  
Si vous avez une âme, elle n'est pas plus belle  
Que l'âme de nos saints à leur dernier soupir !

L'apôtre conserva le sourire de l'ange  
En regardant la porte éternelle s'ouvrir ;  
Et ses yeux éblouis d'une vision étrange  
Virent se dérouler les siècles à venir.

Il vit pendant longtemps notre belle patrie  
Prosperer et grandir à l'ombre des autels,  
Et, pour la protéger, notre race aguerrie  
Se couvrir aux combats de lauriers immortels.  
(A continuer.)

Don Carlos de Bourbon et d'Este est né à Laibach (Autriche), le 30 mars 1848.

Son père l'infant Don Juan de Bourbon et de Bragance, second fils de Charles V, et sa mère, la princesse dona Maria Beatrix, fille de François IV, grand-duc de Toscane, par conséquent de Mme la comtesse de Chambord, traversaient Labach le 29, en chaise de poste pour gagner Vienne et rejoindre leur famille.

C'est dans un modeste hôtel de cette ville d'Illyrie que vint au monde le descendant d'Henri IV. Son auguste mère avait à peine de quoi couvrir le corps de ce futur sauveur de l'Espagne.

Don Carlos est donc entré dans sa 26e année. Rappelons que Charles IV avait trois fils. Don Fernando, — Don Carlos, — Don Francisco. A la mort du premier (1833), son frère Don Carlos, héritier du trône, d'après la loi salique, lutta sept ans sous le nom de Charles V, contre sa belle-sœur dona Christina, femme de Ferdinand VII, qui avait arraché à celui-ci, à son lit de mort, un testament instituant illégalement héritière du trône sa fille dona Isabelle.

La quadruple alliance et la trahison de Maroto forcèrent Charles V (1839) à chercher un refuge à Bourges.

Charles V avait aussi trois fils : Don Carlos, don Juan et don Fernando. A Bourges, il abdiqua en faveur du premier, qui prit le titre de Charles VI et le nom de comte de Montemolin, et toute la famille se transporta à Trieste.

C'est là que mourut Charles VI. Son frère, don Juan, devenu héritier du trône, lui succéda et abdiqua à son tour, le 3 octobre 1868, en faveur de son fils aîné, Charles VII, connu sous le nom de duc de Madrid.

Don Carlos est un grand jeune homme (près de six pieds) aux formes athlétiques, mais excessivement distinguées, au front intelligent ; ses manières sont affables et princières, si princières, que le sachant dans un salon, vous vous écriez à sa vue : "Voilà le Roi." Son regard profond est à la fois doux et énergique, et sa conversation surprend, charme et révèle la justesse de son jugement et ses lectures favorites.

Charles VII connaît à fond les classiques latins et a suivi avec succès tous les cours de philosophie et de mathématiques. Ses connaissances en histoire et en géographie sont très complètes, et il est familiarisé avec les législations espagnole et française, notamment avec le *Fuero juzgo*, *las siete partidas*, le Code Romain et le Code Napoléon.

Charles VII parle facilement l'espagnol, le portugais, le français, l'italien et l'allemand, et connaît assez l'anglais. Il monte admirablement à cheval et excelle dans tous les exercices du corps, tirant à merveille le sabre, l'épée et le pistolet.

Don Carlos a épousé, le 4 février 1867, la princesse Dona Margarita de Bourbon, fille de feu Mme la duchesse de Parme, et dont l'instruction et l'intelligence, l'esprit français et le courage sont également remarquables.

Cette union de plus en plus heureuse s'est réalisée non pas sous la pression des affaires d'Etat, mais vraiment à l'espagnole et sous l'influence de l'affection irrésistible des deux jeunes gens.

En 1864, la très regrettée duchesse de Parme arrivait à Venise (où a demeuré longtemps son frère Mgr. le comte de Chambord) avec sa fille dona Margarita et son fils le duc Robert.

La Providence, sans doute, avait voulu que son palais se trouvât juste en face de celui qu'habitait depuis quelques années la princesse dona Béatrix avec le jeune don Carlos.

Tous les palais de Venise ont des balcons. Chaque soir, dona Margarita venait y respirer et penser à sa chère patrie.

Chaque soir aussi don Carlos y rêvait à la même heure aux conquêtes de Pélage.

Les regards, sous le poétique ciel de Venise, les soupirs pour la patrie absente ne pouvaient que se rencontrer ! Puis ces deux âmes étaient nées l'une pour l'autre, et ces deux familles illustrées par leur passé, grandes par leurs épreuves, étaient destinées à s'unir par un nouveau lien.

Le 4 février 1867, les deux *novios* (fiancés) recevaient la bénédiction nuptiale dans la chapelle de Frohsdorf, et partaient